





Droit dans le mur



Nick Gardel

# Droit dans le mur

Collection Polars en France

Éditions du Caïman

© 2017, Éditions du Caïman  
36 rue Pierre Blachon 42100 St-Étienne  
ISBN : 9782919066650  
ISSN : 2110-2392  
Photo de couverture : © Vigneron  
Couverture mise en page par : [www.niaksniaks.com](http://www.niaksniaks.com)

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

Des carcasses.

Pantins gras et vaguement sanguinolents pendus ridiculement au plafond.

Un froid de gueux aussi. Et moi, comme une truffe, qui fais de la buée à chaque expiration entre deux morceaux de bidoche.

Ils bouffent avec sérieux, les fondus de la congrégation. L'illuminé se sustente à la barbaque. Et pas qu'un peu ! On est loin de l'ascèse et du renoncement spirituel quand on mate leur frigo.

Surtout que je suis du mauvais côté de la porte avec son hublot voilé par le givre. Pas un mouvement dehors, le caisson étanche assourdit les sons qui viennent de la cuisine. Impossible de savoir si la voie est libre.

Je suis moyennement partant pour me jeter dans la mêlée sans repérage du terrain. Un cuistot, c'est naturellement armé, et puis ça ne manque pas de ressources question saignement. Ils ont en plus la fâcheuse habitude de ne pas aimer qu'on joue avec la nourriture. Alors un inconnu dans la chambre froide ça fait désordre et ça risque de mettre le chef en rogne. Sans parler de l'hygiène... Ce n'est pas mon petit camarade appuyé contre la paroi du fond qui me contredira. Lui, il ne participe plus à la fête. Il s'en fout du froid. Depuis que son cartilage nasal est allé dire bonjour à la masse molle de son cerveau, il est aux abonnés absents. Dans

l'absolu, il serait même plutôt content de la température. Ça retarde le festin des vers.

Mais je doute que de telles considérations soient prises en compte par la bande de tarés dehors. Avec mes mains qui commencent à prendre la couleur du carrelage, je ne suis pas vraiment à mon avantage pour tenter une sortie en force. L'effet de surprise a bon dos sur le papier, mais il ne fait pas le poids dans une lutte inégale. Pour peu que je tombe sur le cuistot et sa collection de lames, ça pourrait finir en utilisation de ma couenne pour aiguiser ses instruments. Doigts frigorifiés contre acier inox, pas vraiment équitable le scénario...

D'un autre côté, si j'attends encore, on pourra me planter directement sur l'un des crocs en compagnie de l'autre gugusse qui se respire la cervelle. Sans combattre.

Des deux conneries, je vais donc choisir la moins définitive. Baroud d'honneur ou suicide programmé, je me rends compte que l'éventail des possibles n'est pas large. L'explication est évidente et d'une simplicité évangélique : j'ai trop froid !

Je tente une sortie.



## **Comment repeindre des volets en bois : les cinq étapes**

Peindre ses volets et les entretenir est une opération à laquelle tous les propriétaires ont été confrontés.

L'entretien de volets en bois se fait tous les sept ans en moyenne. Heureusement, ce type de petits travaux ne nécessite pas obligatoirement de faire appel à un professionnel ou un artisan tel un menuisier.

Néanmoins, avant de se lancer dans cette rénovation mieux vaut connaître les étapes afin de ne pas commettre d'erreurs.

### **Préparer vos volets**

Démonter les volets de vos fenêtres, car il est préférable de travailler sur une surface horizontale. Le fait de mettre les volets à l'horizontale évite que la peinture coule le long du volet. Ainsi, disposer deux tréteaux et déposer votre volet dessus.

## Chapitre 1

La répétition du geste. Avant, arrière, avant, et ainsi de suite. Je n'ai jamais compris les gens qui prennent leur pied à s'échiner sur un outil. Il faut dire que je suis né avec deux mains gauches, et avec seulement des pouces en plus ! Aucune performance manuelle, c'est le moins qu'on puisse dire. Et puis, je n'ai pas le goût pour ça. Pas besoin de chercher bien loin la corrélation entre les deux. Je me débrouille comme un manche, alors le bricolage me laisse froid. Dans l'absolu, le projet sonnait juste. Un volet qui claque, un carreau qui pète, un petit tas d'outils qui prend la rouille dans l'atelier et une bonne dose d'inconscience. Voilà le cocktail.

Inconscience et présomption.

Parce que le plan est toujours mieux foutu dans la théorie que dans la pratique. Alors, bien sûr, c'est facile de démonter le panneau de bois, même si les charnières bloquent vu leur âge. Comme c'est facile d'aller chercher un carreau pour changer celui qui a lâché. Même enlever le rectangle ébréché, c'est facile ! C'est après que ça se complique. Parce qu'avec les chapelets de saucisses-apéro qui me servent de doigts, la suite devient un pensum. D'abord, il y a ces maudits petits clous qui doivent tenir le verre. Tu t'échines à les chopper entre tes grosses phalanges boudinées, ils ne tiennent pas en place, ils tombent et tu sens monter doucement une bonne vibration d'énervement le long de ta colonne. Quand finalement, tu arrives à positionner la dernière pointe, forcément, elle se plante de travers,

elle frotte contre le verre et un joli éclat part tout d'un coup en étoile. Comme tu es chez toi, tu t'autorises un ou deux écarts de langage. Tu as le choix entre les références à la prostitution ou les scansions excrémentielles. Tu es dans un bon jour, alors tu fais un mélange des deux. Tu vides ton sac, tu innoves, tu varies, tu alternes et puis finalement tu reprends ta voiture pour aller acheter une autre vitre. Et cette fois-ci, t'en prends deux. Juste parce que tu sais que tu n'es pas au bout de tes peines.

Une fois la fenêtre remontée, je me suis rendu compte que le volet était vraiment dans un sale état. Comme quoi, on est l'artisan de son malheur... C'est pour ça que je me suis retrouvé sur ma terrasse qui prend la mousse à poncer une peinture plus vieille que moi. Je vous jure que le tableau aurait pu servir pour une pub de jambon avec petite musique à la flûte en fond sonore. L'auguste travailleur penché sur son ouvrage, perlé de sueur dans la beauté d'un soleil rural. C'est oublier que « l'auguste », c'est aussi le nom d'un clown. Parce que le ponçage d'un volet, ça fait peut-être joli dans le clair-obscur publicitaire, mais dans la réalité c'est chiant comme la mort.

Certains, la campagne, ça les repose. L'oxygène, la chlorophylle, les cailloux avec de la mousse, ça apaise leur existence. Moi, ça m'indiffère. Royale-ment. Et puis, attention, tout le package ! La faune, la flore, le minéral, le végétal, je mets tout dans le même panier. Notez, je ne suis pas réfractaire à la beauté simple de la nature. Mais je m'en fous.

J'ai toujours poussé là où on m'a posé. Sans racine, épiphyte, comme certaines orchidées d'Amazonie. Pas moyen de choper le soleil sans grimper sur les arbres ? Qu'à cela ne tienne, elles crapahutent pour grignoter un bout de canopée. Moi, c'est pareil. Quand il s'est agi de gagner ma croûte, c'était plus facile en ville. Mais je n'ai pas d'attaches particulières avec le bitume non plus.

C'est sûr, c'est quand même plus agréable d'ouvrir ses fenêtres face à la montagne qu'avec une tour de béton comme horizon. Mais n'allez pas croire que ça me remplit de contentement chaque matin. Y a des jours, la rosée délicatement déposée sur les brins d'herbe bucoliques, elle a sérieusement tendance à vous rester sur les reins. Le squelette, ça l'indiffère les mille teintes de vert qui viennent vous esbaudir les rétines. Ce qu'il voit, le squelette, c'est que l'humidité, ça fait grincer les articulations. Alors, on se retrouve comme un vieillard, à ne pas pouvoir arquer sans grimacer. Panorama ou pas !

J'y suis arrivé un peu par hasard dans cette baraque. Ne vous attendez pas au grand couplet sur « la faute à ma femme ». Même si la réalité factuelle est bien là.

C'est un héritage.

Nous avons poussé tous les deux en ville, mais ses racines à elle étaient entre les jonquilles et les myrtilles dans ce trou perdu des Vosges. Une grand-mère que l'on visitait une fois l'an, à Pâques pour oxygéner les liens familiaux et tâter de la ruralité. Il faut croire que nous étions les seuls, parce

que la mémé a couché Martine et la maison sur la même ligne dans son testament...

Elle n'en a pas profité longtemps de sa « résidence secondaire »... Une année pleine pour se découvrir une grosseur dans le sein gauche et encore une année de lutte.

Deux ans, pas plus.

J'étais dans ce genre de position où rien ne vous aide à prendre des décisions ; pas d'obligation à quoi se raccrocher. Je me retrouvais veuf, retraité, appartement payé, enfants partis. Rien qui ne me retienne vraiment, mais rien qui ne me pousse à partir non plus. J'ai commencé à faire des allers-retours entre la ville et la montagne. D'abord pour ranger, puis pour rendre la bâtisse habitable avec les critères actuels. Parce que l'eau couleur rouille, ça va un temps, mais ça donne un goût au café. C'est comme les douches froides passé le premier litre écoulé. Ça vous titille au niveau du réveil ce genre de détail. Alors j'ai fait défiler le trio artisanal local, les trois corps de métier contenus dans la personne unique et indispensable de Monsieur Muller, plombier-électricien-chauffagiste de son état. C'est lui qui m'a appris que les murs étaient bons, la charpente saine, mais que le reste se barrait joyeusement en couille. Son laïus sur l'isolation me prévoyait des hivers polaires et des étés sahariens vu que les vitres étaient, je cite : « Aussi minces qu'une couche de glace sur un abreuvoir ». C'est d'ailleurs la seule expression que j'ai comprise parce qu'il avait l'habitude de bouffer les mots, de mélanger une phrase sur deux en alsacien et d'utiliser une sagesse

campagnarde parfaitement absconse. Je travaille encore au déchiffrement de l'énigmatique : « c'est au nombre de bouses sur le parking qu'on sait si le marché a été bon ». Mais, il m'a rendu la bicoque vivable sur le plus long terme et j'ai commencé à y passer des semaines entières, puis des mois. J'ai refourgué l'appartement en ville et j'ai bradé ma vie urbaine. Mon seul vrai vice a toujours été la lecture, alors j'ai juste délocalisé mon activité de tourneur de pages.

Et voilà comment je me retrouve tel un con à gratouiller un vieux volet avec du papier de verre au milieu du silence champêtre. J'ai passé presque quarante ans avec une putain d'oreillette à guetter les crachotis du talkie des gars qui faisaient leur ronde. D'abord parmi eux dans mon costard de musclé, puis comme chef d'équipe pour finir en responsable de la sécu. Quarante ans à attendre et à balancer dans une radio la confirmation que tout allait bien. Quarante ans, les tympanes à l'affût, à redouter un coup de force dans la galerie marchande, un braquage ou un simple tocard qui fait des histoires. Alors maintenant, j'ai droit au silence. Pas de radio, pas de chaîne hifi, pas de musique, le silence. Pas même un chien aphone qui pourrait revendiquer un aboiement. Y a bien un ou deux chats qui viennent squatter mon jardinet et s'aventurent parfois jusqu'au local de la chaudière installée par Muller. Mais, le deal est strict entre nous, ils vont vocaliser ailleurs et je leur lâche parfois quelques croquettes à côté d'un vieux panier à linge reconverti.

Aujourd'hui, il n'y a que le raclement de la silice sur le bois sec et moi.

Avant, arrière, avant.

— Tiou vouloir partager youne binouze ?

Ça, c'est le cri de ralliement de David Waters, un voisin. Enfin... Voisin... C'est vite dit. Avant, quand j'utilisais ce mot, c'était pour décrire le type de la porte d'à côté ou la vieille du dessus. Ici, il faut revoir les distances à la hausse. Le mètre a toujours cours, mais, dans la région, on le compte par centaines. Sans oublier le dénivelé. David, c'est le type qui vit dans la première baraque à deux cents mètres de chez moi, en montant. Alors quand il débarque sur mon carré de pelouse avec deux bières dans chaque main, il y a mis du sien.

— T'as lâché les fouilles ? dis-je en reposant pour la millième fois mon rectangle de papier râpeux.

— Yes, j'en avais assez pour today, dit-il en me tendant une de ses mousseuses invraisemblables qu'il fait venir directement de royaumes qu'on prétend unis.

J'ai passé une main sur la surface blanchie que je venais de racler pendant la dernière demi-heure. La poussière verte s'accrocha à mes doigts. À ce train-là, il me restait bien deux heures de boulot pour terminer le premier battant. Et ça, avant de songer à la mise en peinture. C'est le lot des idées

qui vous viennent à la campagne. Vingt secondes de théorie fumeuse se transforment vite en trois jours de labeur pour un résultat dont vous ne pourrez même pas être fier ! Parce qu'il faut être honnête, un volet c'est juste une planche qu'on fout devant la fenêtre. Pas de raison de s'extasier ni de prendre des poses de galeriste ou de ministre de la Culture devant un Jeff Koons.

J'ai essuyé ma main sur mon jean avant de porter la bière à mes lèvres, l'intoxication au plomb attendrait.

— C'est bon ! C'est quoi ? ai-je demandé à David.

— Greene King IPA Gold.

— À tes souhaits... Et en faisant un vague effort de traduction, tu verrais ça comment ?

— Tiou ne comprendre rien, anyway. C'est youne beer light and refreshing. That's all!

David Waters est un réfractaire de l'apprentissage des langues. Une sorte de Jane Birkin au masculin. Même dans cinquante ans, il parlera encore un furieux mélange seulement compréhensible par les initiés et ceux qui veulent prendre le temps. C'est un vrai lunaire, perpétuellement à côté de ses pompes, mais avec le cœur à la bonne place, sur la main. Rien qu'à voir sa dégaine, on peut deviner que le type a été largué d'une soucoupe l'heure précédente. Depuis qu'il a débarqué dans la région, je ne l'ai guère vu qu'avec le même accoutrement. Pieds nus dans des godasses de



chantier qui ont tâté du pays et dont il ne lace jamais la partie montante, ce qui fait qu'elles ont toujours l'air de tirer la langue de fatigue ou d'ennui comme un vieux clébard. Il traîne une salopette de jean qu'il agrémente ou non d'un pull en fonction de la température avec des critères ressemblant plus à des mathématiques quantiques qu'à une vraie corrélation météorologique.

Je l'ai vu arriver un jour, comme ça, par la route qui descend, un pack de bières à la main et l'envie de partager. Il pourrait être mon fils, si on faisait sécher la bestiasse que j'ai moi-même engendrée pour qu'il rende la moitié de son poids. Parce que le David, il n'est pas gros, il flotte dans ses fringues et navigue à vue dans l'existence. Il fait la planche. Quand il baragouine de manière plus compréhensible, j'ai cru piger qu'il était rentier. Voire aristocrate. Mais ça reste flou, il a tendance à me perdre quand il détricote son arbre généalogique. Surtout qu'il pense comme il s'habille : à la va-vite. C'est le champion du saut gallinacé-équidé. Pour tout dire, il raconte comme un vieux. D'abord, il contextualise la moindre bribe de récit. Le jour, l'heure, la météo, le pourquoi, le comment. Quand il en arrive au sujet proprement dit, il a fait tellement de détours qu'il a oublié où il allait et son interlocuteur aussi. Il faut passer son temps à élaguer son propos. Alors, forcément, pour les histoires un peu complexes, on lâche l'affaire.

Plus que la proximité, c'est mon nom qui l'a fait s'arrêter devant ma porte. Marchandean. Il y a vu une sorte de signe du destin, une corrélation entre

les origines aqueuses de son patronyme et la flotte contenue dans le mien. Dans ces cas-là, il ne faut pas chercher à comprendre. Il faut prendre le gars comme un lot, une synthèse. Surtout que David est un type qui sait se taire aussi. Tout ce qu'il n'arrive pas à exprimer dans son sabir, il le garde pour lui. Il se pose sur une chaise et sirote sa mousse dans la quiétude de l'instant. Pas besoin de faire la causette pour exister. C'est sans doute pour ça que je l'apprécie autant. Ce n'est pas un gars qui s'écoute ou qui monologue, un de ceux qui se servent de vos oreilles comme d'un cendrier. David Waters aime le dialogue, au sens littéral de la chose. Je veux dire par là qu'il pratique l'exercice périlleux d'un échange entre deux personnes. Il parle autant qu'il écoute. Quand j'ai passé des journées un peu trop calmes, c'est sain d'aller faire le troc de quelques phrases avec lui. Ce n'est pas dans mon ancienne vie de vigile que je pouvais sérieusement discuter avec mes collègues. Les mots que je me suis mis en bouche, ils viennent essentiellement des bouquins. Même s'il ne faut pas tomber dans les clichés, les armoires à glace qui assurent la sécurité dans les supermarchés, ils sont plus souvent abonnés à *Stéroïde Magazine* qu'au *Reader's Digest*. Alors, niveau palabre, on limite à l'essentiel. On fait dans l'accessible, l'universel bas de gamme ; la télé, les mensurations de la nouvelle vendeuse de la boutique de fringues et le prochain modèle de chez Citroën.